

La liberté niche-t-elle ailleurs? L'École littéraire de Montréal, *Le Terroir* de 1909 et le régionalisme

François Couture

Volume 24, numéro 3 (72), printemps 1999

La littérature québécoise sous le regard de l'autre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201451ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201451ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Couture, F. (1999). La liberté niche-t-elle ailleurs? L'École littéraire de Montréal, *Le Terroir* de 1909 et le régionalisme. *Voix et Images*, 24(3), 573–585.
<https://doi.org/10.7202/201451ar>

Résumé de l'article

Depuis 40 ans, l'histoire littéraire québécoise ne s'intéresse qu'aux débuts de l'École littéraire de Montréal, à sa période 1895-1900, pendant laquelle a brillé Emile Nelligan. D'abord audacieuse, l'École se serait ensuite tournée vers le régionalisme et, selon le mot de Maurice Lemire, « la liberté tant recherchée [ira] donc nicher ailleurs ». Pourtant, la revue *Le Terroir*, publiée par l'École en 1909, révèle un cénacle aux idées esthétiques diversifiées, parfois traditionnelles, parfois plus audacieuses, mais où le régionalisme occupe une place bien modeste. De plus, la participation des membres de l'École cette année-là au journal *La Semaine* de Gustave Comte, qui amène la démission du régionaliste Albert Ferland, et l'intérêt que porte Guy Delahaye au groupe témoignent de la vitalité mésestimée des « écoliers ».

La liberté niche-t-elle ailleurs ? L'École littéraire de Montréal, *Le Terroir* de 1909 et le régionalisme

François Couture, Université de Sherbrooke

*Depuis 40 ans, l'histoire littéraire québécoise ne s'intéresse qu'aux débuts de l'École littéraire de Montréal, à sa période 1895-1900, pendant laquelle a brillé Émile Nelligan. D'abord audacieuse, l'École se serait ensuite tournée vers le régionalisme et, selon le mot de Maurice Lemire, « la liberté tant recherchée [ira] donc nicher ailleurs ». Pourtant, la revue *Le Terroir*, publiée par l'École en 1909, révèle un cénacle aux idées esthétiques diversifiées, parfois traditionnelles, parfois plus audacieuses, mais où le régionalisme occupe une place bien modeste. De plus, la participation des membres de l'École cette année-là au journal *La Semaine* de Gustave Comte, qui amène la démission du régionaliste Albert Ferland, et l'intérêt que porte Guy Delabaye au groupe témoignent de la vitalité mésestimée des « écoliers ».*

Depuis les années soixante, les historiens de la littérature se sont régulièrement penchés sur l'École littéraire de Montréal. Ses débuts, pendant lesquels a brillé l'étoile de Nelligan, sont bien connus. De 1895 à 1900, l'École a constitué un lieu de fermentation de la modernité, la source d'un processus qui franchira une nouvelle étape avec la revue *Le Nigog* en 1918.

Mais qu'arrive-t-il à l'École après 1900? Ici, l'histoire littéraire devient pour le moins discrète. Les rares chercheurs qui en font mention émettent des jugements plutôt réducteurs à son sujet. Le plus important de ces spécialistes, Maurice Lemire, lui a en quelque sorte réglé son compte dans son *Introduction à la littérature québécoise (1900-1939)*:

Le climat de liberté qui permit l'avènement d'Émile Nelligan n'anima pas longtemps [l'École littéraire de Montréal], car les infiltrations d'éléments terroiristes ne tardèrent pas à la ranger sous la bannière du régionalisme. En 1909, elle se dotait d'une revue qui révélait au grand jour ses orientations nouvelles, *Le Terroir*. La liberté tant recherchée alla donc nicher ailleurs¹.

1. Maurice Lemire, *Introduction à la littérature québécoise (1900-1939)*, Montréal, Fides, 1981, p. 73. La même opinion se retrouve chez Pierre de Grandpré: « Alors que l'École

À travers une relecture du *Terroir*, des procès-verbaux et de la correspondance de l'École littéraire de Montréal², il devient évident que cette revue, tout comme l'École elle-même, ne peuvent être considérées régionalistes ou terroiristes (ces deux termes ayant souvent la même signification à l'époque). Cet article se propose de redonner au *Terroir* et à l'École littéraire de Montréal la place qui leur revient dans le cheminement de la littérature québécoise vers la modernité.

Le Terroir et le terroirisme

Pendant sa première période d'activité (1895-1900), l'École littéraire de Montréal peut compter sur quelques journaux et revues, comme *La Feuille d'érable*, *Les Débats* (fondé par Louvigny de Montigny, membre fondateur de l'École), *Les Vrais Débats* (également fondé par L. de Montigny) et *Le Monde illustré* (dirigé pendant un certain temps par E.-Z. Massicotte, lui aussi membre de l'École). Ces périodiques publient les œuvres des membres et annoncent les activités de l'École. À ce chapitre, il faut ajouter la publication des *Soirées du château de Ramezay*³ en 1900, œuvre collective résultant d'une série de séances publiques et aboutissement de ces premières années d'activité. *Les Soirées* réunit les textes des participants (Jean Charbonneau, Hector Demers, Albert Ferland, Charles Gill et Émile Nelligan, entres autres) et constitue la contribution littéraire officielle de l'École ayant profité du plus grand rayonnement, hier comme aujourd'hui. Ces multiples portes ouvertes sur l'espace public font en sorte que la nécessité d'un organe officiel ne se fait pas sentir.

Suit alors une période obscure, à laquelle peu de documents font référence. L'École semble se faire discrète, à ce point qu'en 1907 Albert Lozeau la déclare morte⁴. Pourtant, au même moment, elle réapparaît au grand jour. Ses membres s'activent, mais le problème de la diffusion de leur travail refait rapidement surface. L'École, même si elle entretient certains liens mineurs avec quelques journaux (dont *Le Nationaliste*), n'a plus de voix sur la place publique. La création d'un périodique qui deviendrait l'organe officiel du groupe se révèle presque une nécessité.

avait, jusque-là, canalisé et mis à profit la brusque éruption, dans notre poésie, des esthétiques parnassienne, symboliste et décadente, c'est sous le signe du régionalisme que, pendant six ans, un fragment du cénacle primitif allait revivre [...]» (Pierre de Grandpré, *Histoire de la littérature française du Québec*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1968, tome II, p. 82).

2. École littéraire de Montréal, *Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'École)*, éd. préparée par Réginald Hamel, Montréal, Librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, 933 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle PVC, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.
3. *Id.*, *Les soirées du château de Ramezay*, Montréal, E. Senécal et cie, 1900.
4. Voir Annette Hayward, *Le conflit entre les régionalistes et les «exotiques» au Québec (1900-1920)*, thèse de doctorat, Montréal, Université McGill, 1980, p. 149, note 144. Hayward ne spécifie pas sa source.

C'est à la séance du 28 octobre 1908 qu'il «est proposé de publier une *Revue* sous la haute direction de l'École littéraire de Montréal» (PVC, 113). Le comité de rédaction est formé le 20 novembre. Il devra faire approuver toute décision lors des séances de l'École. Charles Gill est chargé de rédiger le liminaire et l'on baptise le nouveau-né *Le Terroir*, selon le titre du deuxième livre du *Canada chanté*⁵ d'Albert Ferland. Le premier numéro paraît aux alentours du 20 janvier, avec trois semaines de retard. La revue sera mensuelle jusqu'en septembre 1909. Un dixième et dernier numéro, daté octobre-novembre-décembre 1909, paraîtra au début de l'année 1910.

Les textes soumis au *Terroir* sont évalués lors des séances de l'École; ce sont les membres qui décident du contenu. On peut donc considérer que l'orientation de la revue reflète celle de l'École et que les tendances littéraires qui y sont représentées sont également les siennes.

Si l'histoire littéraire boude encore aujourd'hui l'École du *Terroir*, c'est à cause du titre même de la revue. Pourtant, derrière cette façade conservatrice se cache un foisonnement d'idées, comme il en sera question plus loin. Mais d'abord, qu'entend-on par «terroir»? À l'époque, régionalisme et terroirisme sont relativement synonymes. Les écrivains ne s'entendent pas sur ces notions. Certains y voient l'apologie de la terre; d'autres, l'utilisation d'un thème régionaliste, lié à la campagne, aux traditions, sous un jour positif ou négatif.

Qu'en est-il du *Terroir*, la revue? Dans le texte liminaire, Charles Gill évoque, sur un mode poétique et sans écrire le mot en toutes lettres, une conception de cette notion:

Ô vieille province française! tu suffis à notre amour, tu suffis à notre ambition. Si nous pouvions seulement rester dignes de notre histoire! Si nous pouvions harmoniser la corde tragique de notre lyre avec tes sanglots, la corde héroïque avec le frisson de tes drapeaux, et si nous pouvions évoquer, dans la magie des mots, l'éblouissement lilial de tes neiges, la grandiose beauté de tes cours d'eau, et tes forêts, et tes montagnes, et tout le pittoresque, toutes les qualités légendaires des bonnes gens de nos campagnes! Si nous pouvions écrire avec notre plume ce que tes héros ont écrit avec leur épée! Si le sang généreux dont ton sol est imprégné pouvait bouillonner dans nos artères, ô patrie! Si nous pouvions scander nos vers aux pulsations de ton grand cœur, ce serait assez pour notre gloire⁶!

À l'occasion du numéro de juin 1909, qui sera triple en l'honneur de la Saint-Jean-Baptiste, Germain Beaulieu explique dans une lettre à Jules Tremblay ce qu'il entend par ce mot: «...que ce soient des articles de terroir, c'est-à-dire se rapportant à l'histoire politique, littéraire ou artistique, aux mœurs, usages et coutumes, etc., de notre merveilleuse jeune nationalité» (PVC, 496).

5. Albert Ferland, *Le Canada chanté*, Montréal, Déom, 1908-1910, 5 fascicules.

6. Charles Gill, «Notre revue», *Le Terroir*, n° 1, janvier 1909, p. 4.

Ainsi, le «terroir», pour l'École littéraire de Montréal, correspondrait à une littérature qui exalte le sentiment national, sans pour autant réclamer un retour à la terre ou idéaliser le mode de vie paysan. La profession de foi de Gill avait tout pour plaire à l'abbé Camille Roy, qui avait énoncé son programme de nationalisation de la littérature en 1904⁷. Ce programme, malgré les différentes interprétations qui en ont été faites par les tenants du régionalisme, se limitait à suggérer le «sujet canadien», sans prôner une idéalisation de la terre⁸ ou même interdire le choix d'un autre sujet. Ainsi, l'École littéraire de Montréal semble se joindre aux efforts de Roy. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Malgré ces intentions exprimées en public ou en privé, on trouve bien peu de «terroir» dans *Le Terroir*, même dans le numéro spécial de la Saint-Jean-Baptiste.

Un contenu tous azimuts

Le Terroir est, en théorie, une revue ouverte à tous. Dans la pratique, 153 des 160 textes publiés proviennent des membres de l'École. Seulement six⁹ des vingt-cinq écrivains qu'on retrouve dans l'index n'en font pas partie. En fait, la revue présente les résultats des séances de l'École. Les membres se réunissent principalement pour lire leurs nouvelles œuvres à leurs pairs. Ces derniers émettent des commentaires qui permettront à l'auteur d'améliorer son texte. Les œuvres jugées intéressantes sont «réservées» pour le prochain numéro du *Terroir*.

On pourrait croire qu'une telle façon de faire risque de standardiser les écritures individuelles. Pourtant, si on se fie au contenu du *Terroir* et aux publications individuelles des membres de l'École, force est de constater une diversité, un éclectisme et même une recherche dans les approches esthétiques. Malheureusement, les procès-verbaux ne précisent pas la nature des commentaires qui étaient émis sur les œuvres lues. Il semble néanmoins évident que le tout devait se faire dans une atmosphère de respect laissant place aux goûts littéraires de chacun.

La revue *Le Terroir* présente un mélange de poésie et de prose à raison de seize pages de l'une et de l'autre par numéro¹⁰. Les premières livraisons séparent la poésie et la prose, mais on opte rapidement pour une alternance des textes.

7. Camille Roy, «La nationalisation de la littérature canadienne», *Le Parler français*, vol. III, n° 5, janvier 1905.

8. Voir à ce sujet Annette Hayward, *op. cit.*, p. 39.

9. Et encore, de ces six écrivains, il faudrait mettre à part Albert Lozeau et Louis Dantin qui ont profité d'un statut particulier d'amis de l'École (sans pour autant obtenir une reconnaissance officielle).

10. À l'exception du numéro triple de juin (32 pages de poésie, 64 pages de prose) et du dernier numéro (26 pages de poésie, 6 pages d'index).

La poésie du *Terroir* réserve des surprises au lecteur averti. Derrière l'étiquette régionaliste qu'on lui a accolée se cache un foisonnement de démarches poétiques qui va à l'encontre des idées reçues sur l'École littéraire de Montréal durant cette période. En grande partie toutefois, il s'agit de poésie rimée. On trouve bien sûr des poèmes «terroiristes». Mais contrairement à ce que l'on pourrait croire, ils ne constituent pas la majorité des textes retenus. Albert Ferland, le plus important terroiriste de ces années, grâce surtout à son recueil *Le Canada chanté*, ne publie que quatre poèmes dans *Le Terroir* (dont «La patrie au Poète» et «Pâques dans les bois»), alors que Jean Charbonneau, un poète intimiste, en a onze, Albert Dreux dix et Hector Demers huit (ces deux derniers étant plutôt parnassiens). D'autres poètes également s'intéressent au terroir: J.-A. Lapointe publie onze textes. Ceux-ci portent surtout sur la nature: «Les arbres», «Les chenilles», «La poule», «Le chien», etc.; Englebert Gallèze (pseudonyme de Lionel Léveillé) s'intéresse au même sujet («Terre canadienne», «Semences»), tout comme Jules Tremblay («La catalogne»). L'histoire littéraire a surtout retenu de cette production l'ode à «La soupe aux pois» de J.-A. Lapointe, dont voici un extrait:

Je la vois à travers vos veines,
L'incomparable soupe aux pois:
C'est la soupe des Canadiennes
Aux cœurs énergiques et droits.

Force, persévérance, audace,
Tout dans cette soupe est compris,
Et, si vous aimez votre race,
Vos enfants en seront nourris¹¹.

Ce poème suffirait amplement pour taxer *Le Terroir* de terroirisme. Pourtant, il serait possible de lire dans «La soupe aux pois» une ironisation du courant régionaliste. L'ode de Lapointe pousse l'adoration de la soupe aux pois à un point tel qu'elle en devient suspecte. Le dernier quatrain, en ce sens, est éloquent:

Aux champs, c'est un beau jour de fête:
Les paysans à pleine voix,
Chapeaux sur le coin de la tête,
Chantent: Vive la soupe aux pois¹²!

Ce tableau champêtre ne livre-t-il pas dans son exubérance la clé du poème? «La soupe aux pois» devrait-elle être lue selon un registre ironique? L'idée de tout un peuple gavé de soupe aux pois (avec les stimulations biologiques que cela implique) n'a-t-elle pas pour but de rire sous cape du régionalisme de Camille Roy et d'Adjutor Rivard?

Comble de l'ironie, «La soupe aux pois» paraît dans le numéro de juin 1909, celui publié à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste. D'ailleurs, on

11. J.-A. Lapointe, «La soupe aux pois», *Le Terroir*, n° 6, juin 1909, p. 227.

12. *Ibid.*, p. 229.

trouve dans ce même numéro un autre poème équivoque : « Les bêtes nationales : le mouton ». Ernest Tremblay y dépeint une parade de la Saint-Jean-Baptiste et son emblème. Si dans les premières strophes le ton demeure relativement patriotique, il tourne rapidement au cynisme. La neuvième strophe marque ce changement de perspective :

La procession du burlesque
Défile en multiple rangs,
Et la farce funambulesque
Semble un sabbat d'incohérents¹³.

Tremblay décrit les participants de la procession, des Champlains et des « Maisonneuves égrillards¹⁴ », et écorche en passant Dollard Des Ormeaux. Le dégoût du poète devant cette manifestation d'un patriotisme braillard est profond et se traduit en traits vigoureux :

Les drapeaux aux mains des bélitres
Flottent lamentables, honteux,
Pendant que des gars mis en pîtres,
Sifflent : « Terre de nos aïeux... »

Cette salade d'héroïsme,
Ce ramas de faux baladins
Promènent le patriotisme
Et la Gloire en vertugadins¹⁵.

Tremblay est beaucoup plus direct et virulent dans son examen du nationalisme des « régionalistes » que Lapointe. Néanmoins, tous deux illustrent à quel point l'École littéraire de Montréal pouvait juger la notion de terroir et demeurer critique face à ce mouvement littéraire.

Au-delà des terroiristes comme Albert Ferland, Englebert Gallèze et même J.-A. Lapointe, d'autres poètes trouvent leur place dans la revue. Jean Charbonneau est l'un des membres les plus importants de l'École à ce moment. Membre fondateur, il agit avec Germain Beaulieu et Georges Dumont comme le noyau dur de l'École. En 1909, Charbonneau prépare son premier recueil, *Les blessures*¹⁶, un titre qui n'a rien à voir avec le terroir. Les extraits publiés dans la revue révèlent un poète à la fois universaliste et intimiste, aux préoccupations philosophiques, parfois mystiques. Des titres comme « Les déshérités », « L'être infime », « Océan », « Incantation » et « L'homme aux étoiles » illustrent l'orientation de la démarche artistique de Charbonneau. Dans « Illuminé », le poète peint un homme qui, ayant rêvé d'une cité où le bonheur se réalise, se met en marche. « Plein du courage indomptable des dieux¹⁷ », il atteint cette ville :

13. Ernest Tremblay, « Les bêtes nationales : le mouton », *Le Terroir*, n° 6, juin 1909, p. 203.

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*, p. 204.

16. Jean Charbonneau, *Les blessures*, Paris, Lemerre, 1912.

17. Jean Charbonneau, « Illuminé », *Le Terroir*, n° 10, octobre-novembre-décembre 1909, p. 358. Ce simple vers aurait pu être interprété comme une trace de panthéisme à

Mais le désir menteur trompe nos espoirs vains ;
 Car la Cité rêvée avait muré ses portes,
 À l'heure même où l'homme y posait les deux mains,
 Et la nuit emporta ses illusions mortes.
 Et le divin marcheur, venu du fond des Temps,
 Sans pouvoir terminer sa tâche trop amère,
 Pour arriver au but ayant marché cent ans,
 Expira, son grand front tourné vers la Chimère¹⁸.

Jules Tremblay se rapproche aussi de cette tendance avec des poèmes comme « Énigme », « Excelsior », « Lumen », « Évocations » et « À David Devries, artiste lyrique ». Plus intimiste vers 1909, Tremblay deviendra beaucoup plus terroiriste par la suite.

Albert Maillé, qui signe du pseudonyme d'Albert Dreux, explore en 1909 un cycle d'amour, de « Marivaudage » comme l'indique le titre de l'un de ses poèmes. Chez lui, comme chez Alphonse Beaugard (qui prépare son recueil *Les forces*¹⁹) et chez Hector Demers, prime l'influence parnassienne. En témoigne cet extrait de « Griserie » :

Et nous nous en irons au pays magicien
 Où dorment nos espoirs en des tombeaux de flammes.
 Viens, nous n'amènerons que nos deux seules âmes
 Pour revivre un moment notre vertige ancien²⁰.

Le symbolisme a ses adeptes à l'École littéraire de Montréal. Charles Gill, qui prépare alors sa grande fresque, *Le cap Éternité*, en publie des fragments dans *Le Terroir*. Ici, même si le fleuve Saint-Laurent sert de toile de fond, on ne peut pas parler de terroirisme. Les spectres de Rimbaud et de Nelligan planent au-dessus d'une atmosphère sombre où la nature déchaînée n'a d'égale que les remous de l'âme du poète. Émile Nelligan lui-même incarne le symbolisme à travers deux poèmes inédits que publie la revue (« Le Crêpe » et « Un poète »), probablement fournis par Charles Gill ou Louis Dantin. Bien sûr, Nelligan, interné depuis maintenant dix ans, demeure le plus grand succès de l'École et on pourrait voir dans ces inclusions un moyen de vendre la revue. Mais ses poèmes s'inscrivent très bien dans l'ensemble de la production du *Terroir*.

Il faut également souligner la production poétique d'Ernest Tremblay. Ses poèmes sombres sont souvent cyniques et dénotent un fort manque de maîtrise du rythme. Plusieurs portent sur la mort : « L'ossuaire des plaines », « Les épaves », « Les glas », « La mort de la courtisane ». Ce dernier texte montre une courtisane à son dernier repos en faisant ressortir son rôle

l'époque. René Chopin a subi des accusations de la sorte pour aussi peu. (Voir Edmond Léo [Armand Chaussegros], « Causerie littéraire : *Le cœur en exil*, par René Chopin », *Le Devoir*, vol. IV, n° 226, 27 septembre 1913, p. 1.)

18. *Ibid.*, p. 358-359.

19. Alphonse Beaugard, *Les forces*, Montréal, Arbour et Dupont, 1912.

20. Albert Dreux [pseudo. d'Albert Maillé], « Griserie », *Le Terroir*, n° 1, janvier 1909, p. 21.

social: «Sur son lit de parade elle semble dormir, / Cependant qu'à ses pieds pleurent les folles vierges²¹.»

Même en considérant la définition la plus large du «terroir», à peine les tiers des poèmes publiés dans la revue relève de près ou de loin du terroirisme. Il faut d'ailleurs souligner la présence du «Mouton» d'Ernest Tremblay, une «gazette rimée» qui dépeint avec un profond cynisme notre dérisoire emblème national, ce poème étant publié dans le numéro triple de juin 1909.

Si la variété des approches poétiques présentes dans *Le Terroir* étonne, les textes en prose réservent également plusieurs surprises. Au premier coup d'œil, on remarque une forte hétérogénéité de forme et de contenu. Mais surtout, le «terroir» brille par son absence. On trouve bien quelques contes paysans (dont «Tableau» et «Un habitant» d'Englebert Gallèze), auxquels il faut ajouter un petit dictionnaire de dictons anciens recueillis par Édouard-Zotique Massicotte et cinq essais historiques de Georges-A. Dumont. Encore une fois, cela ne suffit pas pour parler d'un tournant régionaliste de l'École littéraire de Montréal. Dumont, un des membres fondateurs, s'intéressait déjà à l'histoire du Canada en 1895 et publiait ses «Miettes historiques» à gauche et à droite.

Les autres textes en prose touchent à tout sauf au terroir. On trouve un récit de voyage en France d'Hector Demers, une comédie légère en un acte et même un récit d'anticipation juridique qui se déroule en 1980. À cela il faut ajouter deux extraits du roman *La Scouine*²² d'Albert Laberge, alors en préparation. Il s'agit de l'épisode (intitulé «La Scouine» et qui deviendra le chapitre XXX du roman) où Raclor et Tifa détruisent la clôture et les arbres fruitiers de la maison familiale et de celui où Charlot construit sa maison pour ne jamais l'habiter (titré «Charlot» et contenant l'essentiel des chapitres XVII et XVIII du roman). La violence du premier épisode et le profond désespoir du second excluent d'emblée toute visée «terroiriste» apologétique dans la décision de publier ces textes.

Le Terroir présente aussi quelques textes critiques: deux de ceux-ci concernent des recueils de poésie publiés par des membres de l'École²³. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ces critiques sont honnêtes, sérieuses; elles soulignent les qualités et les défauts de l'œuvre sans épargner l'auteur, ce qui montre une fois de plus que l'École littéraire était un cénacle réunissant des auteurs de différentes tendances esthétiques. Les autres critiques concernent les arts visuels (Charles Gill analyse une toile de MacMillan), le théâtre et la musique. Dans ces deux derniers cas, Jean

21. Ernest Tremblay, «Rire et pleurer: «La Mort de la courtisane»», *Le Terroir*, n° 5, mai 1909, p. 129.

22. Albert Laberge, *La Scouine*, Montréal, s. é., 1918.

23. Il s'agit de *La chanson du passant* de Louis-Joseph Doucet et du *Canada chanté* d'Albert Ferland.

Charbonneau parle de pièces et de concerts sous la forme de causeries, déviant rapidement vers une critique du manque de culture chez les Canadiens français et la nécessité de former une élite susceptible de constituer un public cultivé. Il faut mentionner aussi les deux études littéraires de W.-A. Baker sur Goethe. Enfin, Gustave Comte publie un essai intitulé «Un peu d'art!» dans lequel il critique la déficience des politiques artistiques au Québec.

Ainsi, le lecteur du numéro de mai 1909, par exemple, voyait défiler sous ses yeux, dans la partie «prose» de la revue, une tranche des «Impressions de voyage» de Hector Demers, un extrait de *La Scouine*, une nouvelle humoristique se déroulant en 1980 et une étude sur «l'objectivité de l'art dans Goethe». Annette Hayward, dans son analyse du conflit entre les régionalistes et les exotistes, se penchant sur *Le Terroir* de 1909, avait déjà diagnostiqué le problème, sans toutefois aller plus loin :

[I] est intéressant d'examiner le contenu du *Terroir*, où on constate que cinquante-huit des cent quarante œuvres publiées ne peuvent être considérées comme des pièces régionalistes, patriotiques ou du terroir, même si l'on inclut dans cette catégorie tout ce qui porte sur les saisons, les arbres, le passé, voire certains textes problématiques comme les deux chapitres de *La Scouine* d'Albert Laberge. Quatre œuvres font même preuve d'exotisme²⁴.

L'étiquette «revue terroiriste» apparaît de moins en moins valable. De plus, l'intérêt de certains membres de l'École pour la formation d'une élite et la protection des arts annonce certains combats qu'entreprendront les collaborateurs du *Nigog* en 1918.

Autour du *Terroir*

Le contenu du *Terroir* nous révèle donc une École littéraire de Montréal aux tendances diversifiées, certains de ses membres penchant vers le régionalisme alors que d'autres préfèrent un art plus universel et relié aux avancées de la littérature française. Au-delà du simple contenu de la revue, les événements qui marquent l'École littéraire à cette époque viennent confirmer le fait qu'elle se révèle beaucoup plus exploratrice et combative qu'il est d'usage de la présenter.

L'apparition d'une revue au sein de l'École littéraire de Montréal a eu pour effet de stimuler les activités de cette dernière et de redorer son blason. Cela se reflète dans le nombre de séances, de membres présents, de textes discutés, mais aussi dans la douzaine de dossiers de candidature présentés au cours de l'année 1909. Durant cette seule année²⁵, l'École accueille en son sein Joseph Lapointe, Jules Tremblay, Ernest Tremblay

24. Annette Hayward, *op. cit.*, p. 182-183.

25. À la fin de 1908, alors que se préparait le projet du *Terroir*, l'École avait admis Lionel Léveillé (qui signe Englebert Gallèze), Albert Maillé (qui signe Albert Dreux) et Alphonse Beauregard.

(tous trois admis le 12 mars 1909), Gustave Comte (réadmis le 24 avril), Albert Laberge et W.-A. Baker (ces deux derniers le 30 juillet). De ces six nouveaux membres, seuls Joseph Lapointe et Jules Tremblay peuvent être considérés «régionalistes».

Le retour en 1909 de Gustave Comte — membre fondateur de l'École, qu'il a fréquentée jusqu'en 1897 et dont il s'est éloigné par la suite — est salué chaleureusement par les autres membres. Comte, réintégré en avril, ne perd pas de temps. Le 3 juillet paraît à Montréal *La Semaine: journal politique, littéraire et indépendant*, un hebdomadaire qui ne sera publié que trois fois et dont Comte est le rédacteur en chef. La raison première de cette publication est de mener un combat contre le clergé sur le dossier de la déconcessionnalisation des écoles. Mais une grande partie du journal est consacrée à la littérature et la liste des collaborateurs est ni plus ni moins celle des membres de l'École: Germain Beaulieu, Jean Charbonneau, Hector Demers, Gonzalve Desaulniers, L.-J. Doucet, Albert Dreux, Albert Ferland, Englebert Gallèze, Charles Gill, Albert Laberge, J.-A. Lapointe, Ernest Tremblay, à qui il faut ajouter d'anciens membres comme Gaston et Louvigny de Montigny²⁶. Ainsi, *La Semaine* apparaît comme un organe non officiel de l'École. En fait, Comte recrée une situation similaire à celle qui avait existé entre l'École et *Les Débats* de Louvigny de Montigny en 1899. Il va même jusqu'à ressusciter Joseph Saint-Hilaire, un pseudonyme collectif utilisé dans *Les Débats* par les membres de l'École pour faire l'éloge des *Soirées du Château de Ramezay*²⁷. Cette fois, Saint-Hilaire offre dans le troisième numéro de *La Semaine*, une critique fouillée (mais élogieuse) du numéro triple de juin du *Terroir*.

Même si le nom de l'École littéraire de Montréal n'apparaît pas dans l'en-tête de *La Semaine*, son implication dans l'hebdomadaire est profonde. Les positions politiques et artistiques défendues dans ses colonnes étaient certainement partagées par bon nombre des membres de l'École. Ainsi, lorsque paraît dans le troisième numéro un extrait de *La Scouine* d'Albert Laberge, on peut supposer que ce texte avait fait l'objet d'une discussion lors d'une séance du cénacle. Ce texte, paru dans la rubrique «Conte de la Semaine», c'est «Les foins», le passage où Charlot connaît «l'amour» sous la forme d'une aventure presque bestiale avec l'Irlandaise. Gustave Comte croyait-il vraiment pouvoir publier ce texte impunément?

Monseigneur Bruchési, qui devait déjà avoir *La Semaine* dans son colimateur (le journal a une vocation anticléricale très claire), réagit immé-

26. Ces noms sont énumérés dans un article de Gustave Comte, «Nos collaborateurs», *La Semaine*, vol. I, n° 1, 3 juillet 1909, p. 4. De cette liste, seuls Demers, Laberge, E. Tremblay et L. de Montigny ont effectivement publié dans les trois numéros parus.

27. Annette Hayward voit dans les articles de 1900 les noms d'Olivar Asselin, Gustave Comte, Charles Gill, Jean Charbonneau, Germain Beaulieu, Gaston et Louvigny de Montigny (*op. cit.*, p. 100, note 12).

diatement et frappe d'anathème le journal. *La Semaine* s'éteint avec son troisième numéro, le 24 juillet 1909. Si le mandement de M^{gr} Bruchési ne mentionne pas l'École littéraire de Montréal, on peut facilement imaginer que cela provoque des retombées sur celle-ci. D'ailleurs, coup de théâtre, Albert Ferland, membre fondateur de l'École, le plus « terroiriste » du groupe, celui qui a donné au *Terroir* son nom, fait parvenir sa lettre de démission au secrétaire Jules Tremblay, le 4 août 1909. Il explique sa décision en ces termes :

Depuis près d'un an je ne me sens plus chez moi à l'École. Je suis comme un étranger. Après avoir été franchement libre-penseur, je suis revenu à la foi. [...] Ma foi, je le sais, tranche sur votre pessimisme. Mon patriotisme ne semble pas être le vôtre. [...] Après une bataille de cyclopes nous avons rédigé les statuts de l'École. Il est dit dans ces statuts qu'on ne discute pas les questions de politique ou de religion. Cela semble sagesse. [...] On a discuté de religion plus ouvertement qu'avant. Plus encore. Dans le « *Terroir* » et la « *Semaine* » quelques confrères, par des écrits lestes et peu chrétiens, ont compromis l'École. (PVC, 516)

Cette lettre traduit un grand malaise au sein de l'École, une dissension qui cadre mal avec l'image de groupe régionaliste homogène véhiculée par l'histoire littéraire. Que Ferland ne se sente plus chez lui, voilà qui est compréhensible à la lumière des textes publiés dans *Le Terroir*, qui de plus en plus n'apparaît avoir de terroiriste que le titre. De plus, son commentaire au sujet de sa foi retrouvée est également révélateur. L'École était habitée de plus de libres penseurs qu'on ne le pense²⁸. On connaît le lien viscéral qui relie le régionalisme de l'abbé Camille Roy (et plus tard celui de l'abbé Lionel Groulx) et le clergé. Une chose est certaine, l'École et *Le Terroir* perdent leur élément le plus terroiriste. Ce départ constitue un témoignage de première importance dans la reconsidération de la vocation littéraire de l'École en 1909.

Si la démission de Ferland est révélatrice de « l'esprit » de l'École à cette époque, la demande d'admission de Guillaume Lahaise ne l'est pas moins. Au printemps 1909, Guy Delahaye, encouragé par Albert Laberge²⁹, pose sa candidature comme membre de l'École. Alors que se tisse à Montréal la trame du conflit qui opposera les régionalistes aux « exotistes » vers 1918, pourquoi Lahaise veut-il y entrer? Est-ce par provocation, par moquerie même? Il semble plus juste de supposer qu'il croyait réellement pouvoir y trouver un milieu intellectuel stimulant, à cause de

28. Alphonse Beaugregand aurait été un féroce athée. La seule lecture de ses recueils *Les forces* et *Les alternances* (Montréal, Roger Maillet, 1921) est convaincante en ce sens. D'autres membres comme Charbonneau, Gill, Beaulieu et Dreux ne laissaient aucune place à la religion dans leurs écrits à cette époque. Gonzalve Desaulniers se fera même interdire le podium par le clergé lors d'une soirée de poésie de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

29. Voir Henri Marcel Dugas, « Les Phases et M. Albert Lozeau », *Le Nationaliste*, vol. VII, n° 9, 1^{er} mai 1910, p. 2.

l'ouverture d'esprit qui y régnait et de la présence de poètes tels Charbonneau et Beaugard. Alors, pourquoi l'École littéraire a-t-elle refusé sa candidature? Les procès-verbaux ne donnent aucun détail à ce sujet et nous ne savons pas quels poèmes avaient été soumis. Il est difficile de croire que le refus ait pour cause une opposition pure et simple aux tentatives exotistes, puisque Germain Beaulieu insérait dans sa liste de poètes prometteurs les noms de Paul Morin et de René Chopin.

La candidature de Guy Delahaye se conçoit très bien lorsque l'on étudie le point de vue de l'École sur l'art. *Le Terroir* présente des préoccupations artistiques qui annoncent en quelque sorte les combats du *Nigog*. Dans le texte qui sert de liminaire à la revue, Charles Gill déplore que le Canada, en s'occupant de son développement matériel, néglige son esprit, l'air du temps appartenant aux considérations économiques: «Ce n'est pas la force qui mène le monde, c'est la pensée³⁰!» Ces considérations rejoignent celles qu'exprime Gustave Comte dans son texte «Un peu d'art», où il critique la pauvreté des politiques artistiques canadiennes. Jean Charbonneau ajoute à ce tableau en s'apitoyant sur le manque de culture et d'intérêt des Canadiens français pour les arts. Un récital du pianiste Paderewsky fait l'objet d'une de ses «Causeries»:

Comme tous les arts, la musique, chez nous, n'est que trop superficiellement comprise. On la traite légèrement, et tant qu'on la considérera comme un «art d'agrément» dans le sens le plus prosaïque que comporte ce terme, les grands artistes de l'envergure de Paderewsky seront peut-être écoutés, mais incompris et regardés comme des objets de curiosité plutôt que comme les dignes interprètes des maîtres de la pensée musicale³¹.

Charbonneau ne prêche pas une meilleure éducation des masses. Il déplore plutôt l'ignorance de l'élite intellectuelle: «J'ai entendu dire [...] que François Coppée était un symboliste et Beethoven un wagnérien, ce qui n'empêchait pas l'auteur d'une pareille opinion d'être un musicien qu'on prétendait d'un certain mérite³².» *Le Nigog* n'est pas loin.

Conclusion : Où niche la liberté ?

Si l'on revient à l'énoncé de Maurice Lemire qui a servi de point de départ à cet article, on constate qu'il est temps de réviser le statut et le rôle qu'ont joué l'École littéraire de Montréal et sa revue *Le Terroir* dans l'histoire littéraire du Québec, en particulier dans l'apparition d'une modernité littéraire. Les «infiltrations d'éléments terroiristes» dont parle Lemire, quelles sont-elles? Albert Ferland faisait partie des premières manifestations de l'École et seuls Lionel Léveillé, Joseph Lapointe et Jules Tremblay peuvent être considérés comme nouveaux terroiristes, des arri-

30. Charles Gill, «Notre revue», *Le Terroir*, n° 1, janvier 1909, p. 3.

31. Jean Charbonneau, «Causerie», *Le Terroir*, n° 3, mars 1909, p. 96.

32. *Ibid.*, p. 95.

vées qui sont d'ailleurs contrebalancées par celles de non-terroiristes comme Baker, Beauregard, Comte et Laberge. «En 1909 [l'École] se dotait d'une revue qui révélait au grand jour ses orientations nouvelles». Ses orientations, au pluriel, perpétuent l'esprit de l'École de 1895 et sont multiples. À côté des régionalistes, on trouve aussi des intimistes, des parnassiens, des symbolistes, des poètes urbains (Ernest Tremblay et son «Usine-Minotaure»). «La liberté tant recherchée alla donc nicher ailleurs.» Constat injuste s'il en est un, puisque cette diversité des approches témoigne d'une grande liberté d'expression, de la coexistence pas toujours fraternelle (le départ de Ferland en fait foi) de multiples conceptions littéraires réunies sous un même toit et dans un même but : l'avancement de la littérature.

La pluralité des orientations de ses membres ont tenu l'École à l'écart du conflit entre «régionalistes» et «exotiques». Neutre dans le débat, elle ne s'est jamais prononcée. Seul le titre de sa revue, *Le Terroir*, a pu être interprété, de façon erronée, comme une prise de position. Il est vrai que la liberté va aussi nicher ailleurs. Elle s'implante dans une nouvelle génération d'écrivains qui se réunissent dans divers groupes informels (dont l'«Arche»), ce qui mènera éventuellement à la publication du *Nigog* en 1918. Mais certains des animateurs de ces groupes se retrouveront quelques années plus tard au sein de l'École littéraire : Victor Barbeau, Berthelot Brunet, Jean-Aubert Loranger, Ubald Paquin.

Ainsi l'École littéraire de 1909 apparaît comme une communauté intellectuelle riche, aux avenues multiples qui, sous les dehors d'une institutionnalisation croissante, favorise encore la différence. De quoi revoir les manuels d'histoire littéraire qui font coïncider la fin de sa phase active avec l'internement d'Émile Nelligan. De quoi aussi retourner lire les œuvres de certains de ses membres qui sont tombés dans l'oubli, comme Charbonneau, Beauregard et Dreux, et ainsi constater qu'entre «régionalistes» et «exotiques», il existait une littérature d'intérêt au Québec entre 1900 et 1920.